

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 AVRIL 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Nouveau feuilleton. — Entre-Nous, par Léon Bédieu. — Carnet du Monde Illustré, par Jules Saint-Elme. — La légende du Gouffie, par Elie Martin. — Poésie : L'été du poète, par Mme E. Louard Lenoir. — Cueillettes et glanures : Le jubilé du Pape (avec gravures), par Jules Saint-Elme. — De profundis, par Hermance. — Prime, du trois de mars. — Poésie : Souvenir de Melocheville, par J. W. Poitras. — Nouvelle inédite : Une vengeance bleue, par Gaston P. Labar. — Notes et faits : Encore un peuple qui disparaît : les femmes au Japon ; Marie, reine d'Ecosse ; Philosophie de Napoléon Ier. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite et fin). — Les Mungers de Feu. — Echechs et Dames.

GRAVURES. — Les noces d'or épiscopales de Léon XIII : Portrait-médaille de l'Anguste jubilaire ; La place de Saint-Pierre de Rome. — Les noces d'or épiscopales de Léon XIII : Entrée triomphale du Souverain Pontife dans la basilique, pour la messe du jubilé (double page). — Gravure du feuilleton.

NOUVEAU FEUILLETON

LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la semaine prochaine la publication d'un roman de Mme VATTIER D'AMBROISE :

LES DEUX MARIAGES DE CÉCILE

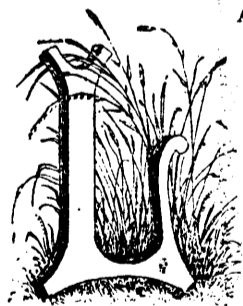
Rien d'aussi passionnant n'aura encore paru dans nos colonnes ; mais, — hâtons-nous de le dire, — rien d'aussi sainement passionnant.

On y assistera, une fois de plus, à la lutte immortelle et acharnée entre le Mal et le Bien ; mais le Bien sera vainqueur, et le Mal ne lui servira que de repoussoir ou de contraste.

On y lira des récits terribles de crime imaginaires ou réels ; mais ces crimes ne serviront qu'à mettre en lumière la beauté des âmes et le triomphe de la vertu.

LE MONDE ILLUSTRÉ ne saurait se proposer un autre but.

ENTRE-NOUS.



A mer n'est pas douce à ses enfants, depuis quelques temps.

Au reste, c'est une vieille habitude qu'elle a contractée depuis des milliers d'années de se mettre en colère, à certaines époques de l'année, mais surtout aux environs du printemps.

Voici deux mois que l'on n'a pas de nouvelles du *Naronic*, parti de Liverpool

pour Halifax le 11 février, et il est actuellement considéré comme perdu, corps et biens.

Pendant plusieurs semaines, tous les matins nous consultions les dépêches des journaux, espérant avoir une nouvelle, un indice, quelque chose... et toujours rien.

Enfin, on a recueilli en mer des épaves, des chaloupes portant le nom du navire disparu, et il faut se rendre à l'évidence : il est perdu !

Pauvres marins, pauvres familles en pleurs, veuves, orphelins !

C'est que la mer a d'épouvantables surprises, et celui qui n'a pas navigué, traversé au moins l'Atlantique, ne peut se faire d'idée de ce que peut être une de ces scènes épouvantables et grandioses dont nombre de gens parlent sans jamais en avoir vu.

* * Victor Hugo a donné, dans les *Travailleurs de la mer*, une étonnante description d'une tempête.

Je n'en citerai qu'une partie ; les vents arrivent de tous côtés et la bataille va commencer :

« Christophe Colomb, les voyant venir vers la *Pinta*, montait sur le pont et leur adressait les premiers versets de l'Évangile selon saint Jean. Surcouf les insultait : « Voici la clique, » disait-il. Napier leur tirait des coups de canon. Ils ont la dictature du chaos... Les vents poussent sans pitié la grande masse obscure et amère. On les entend toujours ; eux ils n'écourent rien. Ils commettent des choses qui ressemblent à des crimes... Les espaces frémissants subissent leurs voies de fait... L'air fait un bruit de forêt. On n'aperçoit rien, et l'on entend des cavaleries.

« Il est midi, tout à coup il fait nuit : un tornado passe ; il est minuit, tout à coup il fait jour : l'effluve polaire s'allume. Des tourbillons alternent en sens inverse, sorte de danse hideuse, trépigement des fléaux sur l'élément. Un nuage trop lourd se casse par le milieu et tombe en morceaux dans la mer. D'autres nuages, pleins de pourpre, éclairent et grondent, puis s'obscurcissent lugubrement ; le nuage vide de foudre noircit, c'est un charbon éteint. Des blocs de pluie se crèvent en brume. Là une fournaise où il pleut ; là une onde d'où se dégage un flamboiement. Les blancheurs de la mer, sous l'averse, éclairent des lointains surprenants ; on voit se déformer des épaisseurs où errent des ressemblances... Les vapeurs tournoient, les vagues pirouettent ; les naïades ivres roulent ; à perte de vue, la mer massive et molle se meut sans se déplacer ; tout est livide ; des cris désespérés sortent de cette pâleur. Au fond de l'obscurité inaccessible, de grandes gerbes d'ombre frissonnent. Par moments il y a paroxysme. La rumeur devient tumulte, de même que la vague devient houle. L'horizon, superposition confuse de lames, oscillation sans fin, murmure en basse continue ; des jets de fracas y éclatent bizarrement ; on croit entendre éternuer des hydres. Des souffles froids surviennent, puis des souffles chauds. La trépidation de la mer annonce une épouvante qui s'attend à tout. Inquiétude, agonie, terreur des eaux.

« Subitement, l'ouragan, comme une bête, vient boire à l'Océan ; succion inouïe ; l'eau monte vers la bouche invisible ; une ventouse se forme, la tumeur enfle : c'est la trombe, le prester des anciens, stalactite en haut, stalagmite en bas, double cône inverse tournant, une pointe en équilibre sur l'autre, baiser de deux montagnes ; une montagne d'écume qui se lève, une montagne de nuée qui descend...

« La trombe, comme la colonne de la Bible, est ténébreuse le jour et lumineuse la nuit. Devant la trombe, le tonnerre se tait. Il semble qu'il ait peur. Le vaste trouble des solitudes a une gamme crescendo redoutable : le grain, la rafale, la bourrasque, l'orage, la tourmente, la *tempête*, la trombe ; les sept cordes de la lyre des vents, les sept notes de l'abîme...

« Les vents courent, volent, s'abattent, finissent, recommencent, planent, sifflent, mugissent, rient ; frénétiques, lascifs, effrénés, prenant leurs aises sur la vague irascible. Ces hurleurs ont une harmonie. Ils font tout le ciel sonore. Ils soufflent dans la nuée comme dans un cuivre, ils embouchent l'espace et ils chantent dans l'infini, avec toutes les voix amalgamées des clairons, des buccins, des olifants, des bugles et des trompettes, une sorte de fanfare prométhéenne... L'eau est souple parce qu'elle est incompressible. Elle glisse sous l'effort ; chargée d'un côté, elle échappe de l'autre. C'est ainsi que l'eau se fait l'onde. La vague est sa liberté... Une *tempête*, cela se complète... Tout l'abîme est impliqué dans une *tempête*. L'Océan entier est dans une bourrasque. La totalité de ses forces y entre en ligne et y prend part...

« Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant le flot ; les vagues, devenues disques sous ces tournolements, étaient lancées contre les brisants comme des palets gigantesques par des athlètes invisibles. L'énorme écume échelaient toutes les roches... Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces

dislocations de la mer. La nuée canonnait, les grêlons mitraillaient, la houle escaladait. De certains points semblaient immobiles ; sur d'autres, le vent faisait vingt toises par seconde. »

* * Une des plus étranges aventures dramatiques dont on ait souvenir est celle de la *Marie-Céleste*, qui a eu lieu il n'y a pas très longtemps, seize ans à peine.

La *Marie-Céleste* fit voile de New-York pour Villefranche (Méditerranée) en 1877, avec une riche cargaison.

Un mois après, c'est-à-dire avant l'époque où il devait arriver à destination, ce navire fut aperçu par un vapeur anglais, à près de trois cent milles ouest de Gibraltar. Aucune réponse n'étant faite à ses signaux, le capitaine, étonné, prit sa lunette, examina attentivement le navire inconnu et ne constata aucun signe de vie à bord.

La nouvelle s'en répandit bien vite dans l'équipage ; un malaise s'empara de l'esprit des marins, toujours un peu portés aux superstitions, et la légende du Vaisseau Fantôme revint à la mémoire de plus d'un d'entre eux.

Enfin, on réussit à décider quelques braves matelots à aller voir ce qui se passait à bord du navire muet.

Arrivé près de lui, on appela à plusieurs reprises sans recevoir de réponse. Tout était silencieux comme la tombe, sauf le bruit du clapotement d'une voile battue par le vent.

Les matelots montèrent à bord, au milieu de ce silence étonnant, et les recherches qu'ils firent prouvèrent que tout était en ordre dans la *Marie-Céleste*. Une seule chose manquait dans ce navire : la vie.

Sur les cordages étaient accrochés les effets fraîchement lavés de l'équipage, le lavage de la semaine. Toutes les chaloupes étaient à leur place. Pas un câble, pas un ustensile ne manquait. Les lunettes et la boussole étaient intactes.

En descendant dans l'intérieur, on trouva sur la table le dîner à demi achevé des marins. Dans la cabine du capitaine, même chose, les restes d'un repas interrompu.

Dans la cabine, la machine à coudre sur laquelle se trouvait un habillement d'enfant, sous l'aiguille. Un dé à coudre était placé dans un coin de la machine.

La caisse à argent n'avait pas été touchée. Le chronomètre du capitaine était suspendu à sa place habituelle. Les montres des marins étaient accrochées dans leurs cabines.

Tout était donc parfaitement en ordre dans ce navire, mais pas un homme ne se trouvait à la roue du gouvernail, pas un matelot dans la mâture.

Les dix-sept hommes de l'équipage avaient disparu comme s'ils avaient été enlevés par une force inconnue et surnaturelle.

Le livre de loch, daté de quarante-huit heures auparavant, prouvait que le voyage s'était effectué jusque là sans encombre. Il n'y avait pas eu de tempête dans ces parages. On ne trouvait aucune trace de meurtre ou de piraterie, aucun signe de lutte ; aucun objet de valeur ne manquait.

La *Marie-Céleste* fut remorquée jusqu'à Villefranche où elle fut rendue à ses propriétaires.

Au retour du navire anglais, on fit prévenir tous les gouvernements de l'étrange trouvaille ainsi faite, mais jamais le mystère de la *Marie-Céleste* ne fut expliqué.

Que sont devenus le capitaine et les hommes de ce navire, nul ne le saura probablement jamais, car depuis seize ans que s'est passée cette aventure, on se trouve toujours en présence du même point d'interrogation ?

La *Marie-Céleste* fut employée pendant quelques années à faire le service entre New-York et Cuba. Elle fit naufrage, un jour, sur les côtes de cette dernière île et sombra.

Ce fut sa fin.

* * Mme Burgers, femme d'un député à la chambre de Terre-Neuve, vient de parcourir 230 milles, en raquettes, pour accompagner son mari